

GABRIEL MATZNEFF

L'Amante de l'Arsenal

Journal 2016-2018

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Romans

- L'ARCHIMANDRITE, *La Table Ronde*, 1966; *La Petite Vermillon*, n° 239.
NOUS N'IRONS PLUS AU LUXEMBOURG, *La Table Ronde*, 1972; *La Petite Vermillon*, n° 18.
ISAÏE RÉJOUIS-TOI, *La Table Ronde*, 1974; *La Petite Vermillon*, n° 185.
IVRE DU VIN PERDU, *La Table Ronde*, 1981; *Folio*, n° 1503.
HARRISON PLAZA, *La Table Ronde*, 1988.
LES LÈVRES MENTEUSES, *La Table Ronde*, 1992; *Folio*, n° 3505.
MAMMA, LI TURCHI!, *La Table Ronde*, 2000; *La Petite Vermillon*, n° 222.
VOICI VENIR LE FIANCÉ, *La Table Ronde*, 2006.
LA LETTRE AU CAPITAINE BRUNNER, *La Table Ronde*, 2015, prix Cazes; *La Petite Vermillon*, n° 474.

Poèmes

- DOUZE POÈMES POUR FRANCESCA, *Alfred Eibel*, 1978; réed. revue et augmentée, *La Table Ronde*, 1984.
SUPER FLUMINA BABYLONIS, *La Table Ronde*, 2000.
LES EAUX DU LÉTHÉ, *Éditions du Sandre*, 2017.

Récits

- COMME LE FEU MÊLÉ D'AROMATES, *La Table Ronde*, 1969; *La Petite Vermillon*, n° 282.
LE CARNET ARABE, *La Table Ronde*, 1971; *La Petite Vermillon*, n° 64.
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, *Le Rocher*, 1998; *La Petite Vermillon*, n° 253.
MONSIEUR LE COMTE MONTE EN BALLON, *Léo Scheer*, 2012.

Essais

- LE DÉFI, *La Table Ronde*, 1965; *La Petite Vermillon*, n° 154.
LES MOINS DE SEIZE ANS, *Julliard*, 1974; réed., *Léo Scheer*, 2005.
LES PASSIONS SCHISMATIQUES, *Stock*, 1977; réed., *Léo Scheer*, 2005.

Suite des œuvres de Gabriel Matzneff en fin de volume

L'AMANTE DE L'ARSENAL

GABRIEL MATZNEFF

L'AMANTE
DE L'ARSENAL

JOURNAL 2016-2018

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
trente exemplaires sur vélin rivoli
des papeteries ArjoWiggins numérotés de 1 à 30.*

*À la mémoire de Thierry Lévy
rappelé à Dieu le 30 janvier 2017.*

*Pour Anselma Dell'Olio
et Giuliano Ferrara.*

Le fil de nos existences tirant à sa fin,
livrons-nous à la joie.

BYRON,
Sardanapale, acte V, scène 1

AVERTISSEMENT

J'ai changé le prénom de la jeune protagoniste de ce journal intime ; modifié ou masqué les détails qui porteraient atteinte à son incognito.

Pourquoi l'ai-je baptisée Virginie ? En souvenir de la Virginie du *Fantôme de Canterville* d'Oscar Wilde.

Virginie qui, interrogée par son mari sur ce qui lui advint quand, adolescente, elle fut enfermée avec le spectre, répond : « Il m'a fait voir ce qu'est la vie, ce que signifie la mort, et pourquoi l'amour est plus puissant que l'une et l'autre. »

G. M.

Fin du carnet 158

(du 13 août 2016 au 8 novembre 2016)

14 août. Le vide délicieux du boulevard Saint-Germain ce matin à 8 heures, sous le soleil. Désert, délivré des puantes automobiles, des grincheux Parisiens. *Un ben di Dio.*

[*Avec Véronique, visite du nouveau musée de l'Homme, place du Trocadéro*]

Un musée idéologique. Je pourrais écrire : un musée soviétique.

La première vitrine, où figure une statue de la Vierge parmi d'autres figures de la maternité. Tout est égal.

Cette vitrine me rappelle ce que me disait la jeune étudiante en médecine soviétique, intelligente, lettrée, connue l'été 1966 à Sestroretsk : dans son enfance personne ne lui avait jamais parlé de la Sainte Vierge, de la mère du Christ ; à l'école, on enseignait seulement l'existence d'un vague mythe de la Magna Mater¹.

Au Poulidor. Santenay vieilles vignes de chez Lucien Muzard et fils.

1. Cf. *Vénus et Junon*.

Mercredi 17 août, 9 h 25, je traverse le jardin du Luxembourg, me pose sur un banc. Quelle fraîcheur! Quelle [*un mot illisible*] délicieuse!

Ces dernières nuits, insomniaque, je me suis à nouveau plongé dans le gros journal du père Alexandre Schmemmann¹. Je l'ai déjà lu avec attention, les nombreuses pages cornées l'attestent, mais c'est si intelligent [*phrase inachevée*]

12 h 05, au bar du Ritz, rouvert depuis deux mois. Un Ritz rénové mais non transformé, grâce aux dieux. Le toit de la terrasse est mobile [*quatre mots illisibles*] la jeune fille qui nous accompagne [*phrase inachevée*]

[*Écriture de Véronique*]

Karamzin! Je t'aurai traîné au Ritz! Tu es devant un martini dry, *ce la spassiamo bene! Alla faccia!* 17 août 2016.

Samedi [20 août]. Le contraste entre la roborative présence de Véronique et l'atonie qui me mine depuis son départ pour le Maroc.

Les seuls moments de lumière ont été les vigiles de la Transfiguration avant-hier² et, hier, le dîner avec Eight One One³.

Je devrais profiter de ces jours solitaires pour classer les papiers destinés à l'IMEC (et surtout en jeter, en détruire le plus possible), je le fais, mais si mollement.

C'est la barbe.

Deux jours de suite dans le XV^e arrondissement : jeudi

1. Cf. *La Jeune Moabite*.

2. Selon le calendrier julien.

3. Christian Giudicelli.

à Pétel¹ et hier avec Eight One One, promenade à la recherche d'un restaurant, notre dîner.

Peut-être y retournerai-je ce soir, le père Gabriel (qui concélébrait jeudi à Pétel) m'ayant écrit qu'il sera aujourd'hui à Saint-Séraphin-de-Sarov².

Ces derniers jours et, vu que je dors peu, surtout la nuit, je ne réussis pas à m'arracher à la relecture du *Journal* du père Alexandre Schmemmann.

Il déteste François Mitterrand, il déteste Sartre et Beauvoir, il déteste les Karlovtsy³, il n'aime pas Berdiaeff, il n'aime pas les Slavophiles, il n'aime pas les théologiens style Grégoire Palamas et Maxime le Confesseur, il n'aime pas le *startchestvo*, il n'aime pas les clercs et les laïcs qui se drapent dans le sublime mystique, il n'aime pas les obsédés du perfectionnisme liturgique ; bref, à l'exception de Soljenitsyne, il n'aime pas grand monde.

Je suis très souvent en désaccord mais, tel qu'il est, ce singulier père Alexandre me plaît.

Mardi 23 VIII, 14 h 10, je me rends à l'église Saint-Germain-des-Prés où – Manuel Carcassonne me l'a appris ce matin – sera célébrée une messe pour Solange Fasquelle.

Vendredi 26, 9 h 35. Je sors de chez l'ophtalmo, il m'a dit que, pour faire des économies, le gouvernement forme moitié moins d'ophtalmologues qu'il y a trente ans ; qu'en province, les patients attendent souvent sept mois pour obtenir un rendez-vous ; que, lui, son agenda des deux mois et demi

1. Les vigiles de la Transfiguration (ancien style) à l'église des Trois-Saints-Docteurs, rue Pétel.

2. Paroisse orthodoxe située rue Lecourbe, devenue dans *Voici venir le Fiancé* Saints-Boris-et-Gleb, rue Émile-Cioran.

3. L'Église russe hors-frontières.

à venir est déjà plein ; que pour le voir en mars prochain je devrai prendre rendez-vous dès le début janvier.

Hier, au *Point*, ma chronique « Edmée, Solange et Ariane ». C'est pour Vanessa que je l'ai écrite, pour le plaisir d'évoquer la renégate.

Le soir, au lit, après une journée fatigante, j'ouvre mon La Rochefoucauld, je lis :

« Ce qui nous empêche souvent de nous abandonner à un seul vice est que nous en avons plusieurs¹. »

Exquis !

31 août, 20 heures, chez Lipp. Je suis tant abruti par l'ultime relecture de mon bouquin (que je vais poster en pièce jointe à Capucine Ruat²), j'ai ressenti le besoin de sortir, l'envie de revoir Claude Guittard.

Lundi 5 septembre, 11 h 05, à l'aéroport d'Orly.

Ce matin, le ciel de Paris est gris, et un léger crachin nous confirme que, sans conteste, c'est la rentrée.

Les autres rentrent et moi je pars. Toute ma vie j'aurai vécu à contre-courant.

Le dîner avec les Ristat³, les deux jours à Bruxelles, la journée d'hier avec Anastasia : *voluptas in stabilitate*.

À Nice, à Bordighera, je serai seul, extrêmement seul, mais j'ai l'habitude.

La Jeune Moabite (une copie est chez Céline⁴), le journal 1989-2006 (une copie est chez Frank⁵, une autre chez

1. Édition de 1678, maxime 195.

2. Chez Stock où *Un diable dans le bénitier* paraîtra début 2017.

3. Jean Ristat et Franck Delorieux.

4. Céline Ottenwaelter.

5. Frank Laganier.

Antoine Gallimard), tout est prêt. Le manuscrit d'*Un diable dans le bénitier* est sur le bureau de Manuel Carcassonne. Tout est donc en ordre.

Je suis prêt. Insouciant et prêt.

13 h 15, sur la gauche, apparition de la mer. Spectacle vu mille fois, toujours émouvant.

20 heures. Assis à la terrasse de La Rotonde (ce soir le Chantecler est fermé, j'ai néanmoins envie de dîner au Negresco), je contemple la Promenade des Anglais ; ce sont cette même promenade des Anglais, ce même Negresco qui, dans la nuit du 14 juillet dernier, jour où Véronique arrivait à Nice, furent transformés en théâtre de guerre.

20 h 25. Déjà, la nuit tombe. Homard, côte d'agneau, Chorey-Lès-Beaune « Les Beaumont », saisissons l'instant fugace.

Piétons, cyclistes, bébés dans des poussettes, la vie a repris le dessus.

Deux titres mélancoliques : *Séraphin, c'est la fin!*, *Mais la musique soudain s'est tue* ; puis, un titre triomphant, dionysiaque : *La Jeune Moabite*. Entre les deux, *Un diable dans le bénitier* et *Les Eaux du Léthé*.

Ensemble, ces cinq titres expriment ce qu'aura été ma vie.

Dans les années 70, avant nos retraites chez Cambuzat, nous nous tapions la cloche, Fred¹ et moi. Depuis mon arrivée à Nice, je fais la même chose : hier, dîner au Negresco, ce soir, dîner à Terres de truffes.

1. Alfred Eibel.

Demain, retour au monastère.
Brie aux truffes.

Bordighera, mercredi 7 septembre, 13 heures, salle à manger de l'hôtel, ma table accoutumée.

Entre Nice et Bordighera j'ai eu le même chauffeur qu'il y a deux ans, un Niçois d'origine portugaise, sympa et très bavard, un vrai moulin à paroles.

Il fait beau, chaud. À Nice, si j'ai fait un peu de jogging et de marche à pied sur la Promenade des Anglais, je n'ai pas eu envie d'aller à la plage ; mais ici, assurément, j'irai.

Ce que Gab la Rafale n'aime pas : la politique étrangère américaine ; les néo-puritains de droite et de gauche ; les catholiques qui n'observent pas le jeûne du carême mais ronchonnent contre les mahométans qui respectent celui du ramadan ; les politiciens français russophobes.

Ce que Calamity Gab aime : Naples ; le point-virgule ; le vin jaune de Château-Chalon ; l'Église orthodoxe.

9 septembre, 10 heures, la mer est délicieuse, mais sans les légères pantoufles aquatiques achetées hier chez le marchand de couleurs de Bordighera (voisin du Chaudron), je me serais esquiné les pieds sur les cailloux de la plage, pires que ceux de Nice.

Hier, à Venise, un Lion d'or à la carrière attribué à Jean-Paul Belmondo. Les journalistes lui demandent ce qui le différencie de ses cadets. Il leur répond, mot pour mot, ce qu'en 2015 je répondis à Frédéric Taddeï qui, au micro d'Europe 1, me posait la même question : « *Oggi, la felicità è più difficile*¹. »

1. Je n'avais pas dit « le bonheur », j'avais dit « l'insouciance », mais ce sont des synonymes.

[Sur la plage.] À côté de moi, une très belle jeune noire lit *Il Barone rampante* de Calvino. Moi, je me contente du *Secolo XIX* (où je viens de lire la réponse de Belmondo).

Dimanche soir (le 11 IX). Mon estomac s'est déjà rétréci et les repas me semblent trop copieux. Journée bien remplie : longues promenades (matin et soir), bout de messe catho, *zona umida*, plage et bains de mer, lecture du livre de Benoît XVI¹, écriture d'une chronique que j'ai postée à Jérôme².

[Plusieurs pages où figure un mien article en italien sur le célibat ecclésiastique paru dans *Il Foglio*]

14 septembre. Le temps change et je profite pleinement de la plage, de la mer, du soleil car je crains que dans les jours à venir le ciel de la Ligurie ne soit sombre et pluvieux. La météo annonce de fortes tempêtes venues de l'Atlantique. Pourquoi l'Atlantique vient-il perturber notre paisible Méditerranée? Posons la question au Bon Dieu.

Avant-hier, conversation sur la diététique avec Fabrizio Actis qui, entre autres, m'a fait l'éloge du jeûne hebdomadaire de 36 heures. Le conseil n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd.

Un jeûne qui, par exemple, commencerait le lundi à 20 heures avec la suppression du dîner et s'achèverait au petit déjeuner du mercredi avec un petit déjeuner pris à 8 heures.

1. Benedetto XVI, *Ultime conversazioni*, Garzanti, Milano, 2016.

2. Jérôme Beglé.

Je relis le tapuscrit de *La Jeune Moabite* [pourtant déjà relu] et j'y déniche encore des fautes de négligence, c'est bizarre.

Le contraste entre le vent violent, la mer démontée, et le calme qui règne dans les rues de Bordighera.

Cette nuit, tôt ce matin, le ciel était noir, la mer déchaînée. À présent, celle-ci est encore agitée, et plus qu'agitée, mais les nuages s'éloignent et semble triompher un beau ciel bleu. J'espère que la plage sera ouverte, j'aimerais aujourd'hui encore *prendere la tintarella*¹.

[*Plusieurs pages de notes en vue du quatrième de couverture d'Un diable dans le bénitier*]

L'abbé de Rancé. Le réformateur de la Trappe, un des exemples les plus hauts d'ascétisme monastique que la France ait donnés au monde. Cependant, le Rancé libertin, séducteur [*phrase inachevée*]

Nier le passé, tenter de le gratter, de l'effacer, entreprise imbécile.

Je l'ai déjà écrit cent fois et je l'écrirai cent fois encore s'il le faut, les deux phrases les plus bêtes et odieuses qui aient jamais été tracées par une main humaine sont le « Du passé faisons table rase » de l'*Internationale* et le « Je repars à zéro » chanté par Édith Piaf. Nous sommes ce que nous avons fait et ce que nous faisons. La Madeleine sainte ne cesse pas d'avoir été la Madeleine pécheresse; mes actions nobles font partie de ce que je suis, mais n'en font pas moins partie mes turpitudes.

1. Bronzer au soleil.

Dimanche. L'émile de Jean-Claude [Fasquelle], qui m'a touché au suprême ; celui d'Olivier Nora, chaleureux¹.

La masseuse a eu un petit rire quand je lui ai dit : « *Sto invecchiando*². »

Sur le moment, je n'ai pas compris ce rire. Puis, j'ai compris qu'elle s'attendait à ce que je disse : « *Sono vecchio*³. »

Le soleil, la plage, les bains dans la mer Ligure stimulent mes petites cellules grises. J'ai vendredi commencé à écrire une chronique, « Le droit à l'oubli » ; je l'ai achevée et postée à Jérôme en fin de matinée. J'en suis fort content car j'y exprime avec précision ce que je pense, et cela dans une langue sobre, limpide.

16 h 20. Jusqu'à 16 heures, alternance de soleil et de nuages, mais le soleil ce matin régnait et après le déjeuner je suis retourné pour au moins une heure à la plage.

À 16 heures a éclaté un orage : pluie torrentielle, tonnerre, grêle, une invasion des eaux comme je n'en avais pas vu depuis les Philippines. Derrière mes fenêtres donnant sur la mer et la ville j'ai joui du spectacle. Saisissant.

17 h 50. *Travolgente beltà del sole che sorge tra nuvole e acquazzone ; i suoi raggi sul mare*⁴.

1. À propos de mon texte sur Solange Fasquelle paru au *Point*.
2. Je vieillis.
3. Je suis vieux.
4. Bouleversante beauté du soleil qui perce les nuages et l'averse ; ses rayons sur la mer.

La petite serveuse du café de Bordighera dont, dès ma première cure, j'ai parlé dans ces carnets noirs, vive, souriante, d'une amabilité à laquelle les bistrotiers parisiens ne m'ont pas habitué, qui se souvient que je bois un *espresso* sans sucre et un verre d'eau pétillante, cela bien qu'en deux ans je n'aie vécu que deux mois dans cette bonne ville.

Lundi 19 [septembre]. Temps radieux. L'*acquazzone* d'hier s'est dissipé tel un mauvais rêve. À peine croyable.

Hier, ce titre du *Secolo XIX* orné de la tête de vieille tante mal baisée du cardinal Bagnasco : « Euthanasie d'un jeune homme belge, l'anathème de Bagnasco : le président de la Conférence épiscopale italienne a déclaré qu'il s'agissait d'une culture de mort. »

Et de pareilles conneries à la une d'un journal italien !
Lucrece et Sénèque, une culture de mort !

Le soir. À quelques minutes d'intervalle, appels de Véronique sur le fixe et d'Anastasia sur le portable. Celle-ci est à Milan, celle-là à Anvers. Avec celle-ci conversation en français, avec celle-là en italien.

Le *bagnino*¹ – un homme d'une trentaine d'années – me dit qu'il n'avait de sa vie assisté à un pareil *acquazzone*.

Les protéines du poulet, de la dinde, du thon, les oméga 3 du saumon et de l'huile de colza favorisent l'élimination de la graisse abdominale. Et aussi la racine de réglisse !

Un demi-avocat et une poignée d'amandes.

Au petit déjeuner, hareng et pain complet.

1. La personne qui s'occupe des cabines et des *lettini* sur la plage, le maître-nageur.

Nice. Jus pressés à froid Nubio.

Détox : courgette, épinards, amandes, citron vert, menthe, gingembre.

Vendredi 23 IX, 15h 10, l'avion vient de quitter Nice. Durant cette vingtaine de jours sur les côtes d'Azur et Ligurie je n'aurai lu qu'un seul livre, *Ultime conversazioni* de Benoît XVI et c'est encore avec lui que je voyage cet après-midi. Un très beau livre, théologiquement riche et plein d'humour, où, aux questions parfois grandiloquentes du journaliste, le saint père répond comme répondrait un moine Zen : par une pirouette, une désinvolte malice qui dégonfle la solennité de la demande.

Samedi 24, 7h 20. Je pisse, je me pèse. La balance, si sévère, d'Anastasia (j'ai dormi chez elle) indique 64 kilos 700. Je suis ex-trê-me-ment-sa-tis-fait. Il va falloir persévérer.

« Le méchant s'abîme dans sa méchanceté. » (*Proverbes*, lu aux vêpres, 24 IX.)

[*Plusieurs pages de notes diverses dont un fragment du chapitre XLIV d'Un diable dans le bénitier, « Ahuris d'informations... »*]

Mercredi [5 octobre], 13h 45, au petit resto bio de la rue Serpente après un hammam et un excellent massage rue Dauphine. Avant-hier, les deux scènes de petits garçons :

À l'heure du déjeuner, j'étais dans le 87 après une matinée vécue à la clinique Saint-Jean-de-Dieu, il y avait un embouteillage rue du Four, le bus faisait du surplace. À l'angle de la rue Mabillon, je vois sur le trottoir un

garçon d'une douzaine d'années, joli, tendre la main à un petit groupe de bourgeois français, la trentaine, style bobo, qui passe devant lui. Ces connards ne lui donnent pas un sou, mais l'un d'eux, qui mange une pomme, la sort de sa bouche et la lui tend. Le garçonnet, surpris, la saisit du bout des doigts, puis, après s'être retourné pour vérifier que ces bourgeois minables s'éloignent, la jette dans une poubelle. J'ai failli prier le chauffeur de m'ouvrir la porte du bus, j'avais envie d'embrasser ce fier gamin, de le féliciter de ce geste aristocratique. Je pèse cet adjectif. En ce rencontre, l'aristo, c'était le mendiant, et le plouc, ce lamentable, grossier bobo qui méritait qu'on lui flanquât une tarte dans la gueule.

Le même jour, j'allais dîner et dormir chez Anastasia (le docteur *** m'ayant recommandé à la clinique de ne pas dormir seul la nuit qui suivait l'intervention), j'attendais le 47 à l'arrêt Cardinal-Lemoine, juste devant Naturalia. Un petit bonhomme, dix ans? douze ans?, une bonne bouille ronde, parlant un français très pur, m'aborde, me prie de lui donner un autographe : « J'aime beaucoup vos romans. »

Était-il envoyé par un grand frère ou sa maman? Était-il seul? La nuit était déjà tombée (il devait être 21h45) et en outre le bus arrivait. J'ai déchiré à la hâte une feuille du présent carnet, j'ai griffonné « À Phileas, amitiés, Gabriel » et daté en faisant une erreur d'étourderie (3 IX 2016 au lieu de 3 X 2016), puis j'ai sauté dans le 47.

Oui, Phileas, comme Phileas Fogg. Une charmante rencontre.

7 octobre, 16h15, à la brasserie de la place d'Orléans où j'attends Céline. Ce matin, nous avons rendez-vous à 9 heures, mais ayant mal dormi, à la masse, je lui ai posé un lapin.

Hier, j'ai parlé de mon livre aux représentants de Stock puis déjeuné avec eux (et le staff) dans un restaurant de la rue Vavin, Le Parc aux Cerfs, devant lequel je suis passé mille fois mais n'étais jamais entré. Ce fut très sympathique. Tout le monde chez Stock est charmant avec moi, ça me touche.

13 X 2016, 15h45, chez ma blonde dentiste. Déjeuner chez Lipp avec Thierry Clermont qui me parle de son projet de livre sur Cuba.

La belle Elisa Alessandro est de retour.

Demain, Bruxelles.

14 octobre, 13h15, dans le Thalys, après un déjeuner à la place servi par une jolie noire. Correct. Petit vin de la région de Carcassonne qui n'est certes pas comparable au superbe château batailley que j'avais bu sur le TEE – l'ancêtre du Thalys – en octobre 1972, mais depuis ce voyage libérateur qui fut, après le terrible, diabolique été¹, le début de ma résurrection, boire du vin rouge dans le train Paris-Bruxelles est pour moi un geste *scaramantico*².

Ce matin, au réveil, je pesais 64 kilos 100. Je suis curieux de savoir le poids qu'indiquera la balance après ces trois jours d'*abbuffate*³ belges avec gibier, vin, vodka et tout le saint-frusquin.

Bruxelles, samedi 15 octobre. Hier soir, les soles d'Ostende au Canterbury; à midi, le caviar Petrossian,

1. L'été et l'automne 1972 où mon mariage vola en éclats. Cf. *Élie et Phaéton*.

2. Qui exorcise le mal, qui porte bonheur.

3. Ces trois jours de gueuletons.

cadeau de Betty Lechien pour mon quatre-vingtième anniversaire ! Aujourd'hui, chez les Frank Laganier, puis tous ensemble, ce soir, le dîner de perdreaux au Toucan.

Jean-Pierre Hoa cite Gramsci : « Le pessimisme du constat et l'optimisme de la volonté. »

Paris, jeudi 20 octobre. Il y a deux jours Maud m'a annoncé son divorce et aujourd'hui elle m'a posté un sms où elle m'explique qu'elle veut me voir, et me voir *chez moi* : « J'ai envie de toi. »

Mon cœur bat le tambour. Je songe à sa voix, à son rire, à ses yeux de feu, à son impétueuse gaieté, à sa langue frétilant dans ma bouche, à ses beaux seins, à son con, à ses fesses, à nos folies.

Joie, émotion. Je me sentais déjà en très belle forme après ma récente cure à Bordighera ; après les sms de Maud, je suis survolté, vivement lundi. C'est le jour où je suis censé commencer à corriger mes épreuves, *Un diable dans le bénitier* attendra, le diable et sa jolie amante ont la priorité absolue. Je donne tous mes livres pour mes galipettes avec l'adorable Maud.

Il est 20 heures. J'écris ces lignes [*manque le nom du restaurant*] où j'ai invité Elena Cardin à dîner. Je suis heureux de n'être pas seul chez moi, d'échapper à la solitude et aux frugaux dîners que je me fricote sur un coin de mon poudreux bureau (hier, hareng à l'huile d'olive, ail et oignons).

L'ail et l'oignon dont je me bourre ordinairement, j'y renonce dès aujourd'hui en prévision des baisers de Maud lundi. Alphonse Dulaurier a « dents blanches et haleine fraîche » (pub de Colgate au cinoche, dans mon enfance).

[Dimanche]. Très excité par l'idée que demain matin, à 11 heures, Maud va se glisser dans mon lit, je me suis réveillé à 3 heures et n'ai plus envie de dormir.

J'ouvre mon Cambuzat¹, j'en relis quelques chapitres. Une nouvelle fois je constate que le livre de Christian plane mille mètres au-dessus des autres ouvrages sur la diététique qui encombrant les rayons des librairies. Quand je l'avais présenté chez Lattès, j'avais dit : « C'est un livre qui aurait plu à Roland Barthes. » Je le pense plus que jamais.

Lundi 24 X, 10 h 47. Après la douche, je me suis rasé avec soin afin de ne pas piquer Maud si ce matin nous nous baisons, nous caressons ; si nous nous aimons.

Je suis impatient, ému. J'espère faire belle figure.

Au musée de Cluny, exposition mérovingienne. Magnifique statue de mon cher empereur Julien. La crosse et les [*un mot illisible*] de saint Germain.

Mardi 25. Le sublime déjeuner (homard, palombe aux truffes) que je suis en train de savourer, *solo soletto*², au Grand Véfour est une sorte de post-scriptum aux enchantresses heures d'amour (11 heures-14 heures) vécues hier avec ma voluptueuse, spirituelle, rapicolante Maud.

Quelle vie aura été la mienne !

Mon premier repas au Grand Véfour fut avec papa. Puis j'y suis retourné avec Hergé, avec Louis Pauwels.

« Vous êtes assis à la table de Victor Hugo », m'a dit le maître d'hôtel. Une information propre à stimuler l'appétit.

1. Christian Cambuzat, *La Stratégie de la minceur*, Éditions Jean-Claude Lattès, 1994.

2. Tout seul.

Je songe au professeur Garcin qui, se sachant condamné, invitait son fils Thierry dans les meilleurs restaurants de Paris.

Me taper la cloche dans des restaurants étoilés n'est pas, comme il l'est souvent chez les hommes vieillissants, un substitut à la vie amoureuse ; chez moi, telles deux frégates, la table et le lit voguent de conserve.

Superbe plateau de fromages. Époisses, cantal vieux de trente-six mois, et un chèvre dont je n'ai pas retenu le nom.

Hier, la joie inouïe du corps de Maud, tendre, chaud, soyeux contre le mien. Nous nous sommes aimés de toutes les façons et ce fut comme si nous l'avions fait la veille, renouant aussitôt avec nos caresses secrètes, notre voluptueuse complicité. Voluptueux et, pour moi, spécialement émouvant, car cela faisait des mois que je n'avais pas fait l'amour avec une jolie jeune créature, et que cela ait eu lieu avec une ex à laquelle me liaient mille audaces érotiques a décuplé le plaisir.

15 heures. Encore au Grand Véfour. En quittant le restaurant je ferai une pause chez Gallimard (pour voir Eight One One), mais je ne pense pas être ce soir en état de poursuivre la correction de mes épreuves, commencée ce matin vers 11 heures. Je suis dans les vapes.

Mercredi [26 octobre], 22 h 50, à la Maison de la Radio, déserte, sinistrissime. Je pourrais être en train de dîner au Sénat avec François Bonhomme, je pourrais être au Grand-Palais à écouter Arielle Dombasle, et je suis ici pour participer à un débat sur Vladimir Poutine où je vais assurément me faire agresser, voire insulter. Pourquoi diable ai-je accepté ? Par sympathie pour Christophe Bourseiller, par gentillesse. J'espère que ça ne va pas se passer trop mal.

Fatigué. Envie de dormir, non de m'engueuler à propos de Poutine et d'Obama.

L'église du Saint-Sauveur à Campi di Norcia.

Les manuscrits de Leopardi, dont celui de *L'Infinito*, qui se trouvaient au musée de Visso ont, par sécurité, été déménagés à Bologne.

Visso, une des communes frappées par le récent tremblement de terre.

Chez Lipp, 2 novembre. Il est 12 h 50, je cause avec l'adorable Elisa Alessandro qui me montre des photos de son fils et m'annonce qu'en 2017 elle va jouer dans *Les Amoureux* de Goldoni, au théâtre Bajazet.

Je viens de fleurir la tombe de Cioran. Seul. L'an dernier, Anne M. m'avait accompagné au cimetière Montparnasse, mais cette année je n'ai pas osé demander à qui que ce fût d'être auprès de moi.

Tôt ce matin, après ma promenade dans l'île Saint-Louis, j'ai écrit à [*nom indéchiffrable*] que je craignais de cafarder. C'était vrai. J'y suis néanmoins allé, je m'en félicite, ce fut un instant d'importance. Je croyais savoir où elle était, mais j'ai tourné en rond au moins cinq minutes, un pot de fleurs à la main, avant de la dénicher – grâce à un jeune Roumain qui, lui aussi, la cherchait. J'ai posé mon pot sur la tombe, le Roumain a sorti un appareil photographique, puis nous nous sommes l'un et l'autre agenouillés, avons fait le signe de la croix, j'ai récité un Notre Père en slavon. Ce fut un beau moment.

Le cimetière était quasi vide. Pourtant, le jour des défunts, les catholiques se recueillent sur les tombes des êtres aimés. Mais où sont les catholiques?

Bonne conversation avec la jeune Elisa, puis avec Claude¹

1. Elisa Alessandro, Claude Guittard.

qui, s’asseyant à ma table, m’a raconté comment il pêchait les grenouilles avec son père quand il avait dix ans.

Huîtres, steak tartare, fontainebleau, un verre de riesling, un verre de cornas, un café noir sans sucre. La vie est belle.

Jeudi soir, aux Climats, rue de Lille. Depuis qu’hier, à déjeuner, Claude m’a parlé de la jeune grouse d’Écosse qu’il y avait savourée, j’en ai eu une extrême envie et ce dont j’ai une envie extrême je n’y résiste jamais. D’où, après avoir salué Emmanuel¹ qui signait dans une librairie de la place Dauphine, puis, chez Gallimard, félicité Antoine qui a eu le Goncourt (et, par le truchement de Flammarion, le Renaudot), je me suis précipité rue de Lille.

Cèpes, grouse d’Écosse, pommard 1^{er} cru Les Grands Épenots (François Gaumoux, 2008), programme sympathique.

Au pot Gallimard pour le Goncourt, je bavardais avec Pascale Richard, une aimable dame [que je n’ai pas reconnue] nous a dit qu’elle m’avait interviewé il y a une vingtaine d’années; elle nous a dit aussi que Sylvain Tesson et elle me considéraient comme l’un des plus grands écrivains français vivants.

Recopier ici quelques lignes de la lettre de Maud.

Dimanche 6 novembre, le soir, au Petit Marguery où je dîne avec l’ami Guillaume de Sardes, en retard comme à l’accoutumée.

Dans mon chapitre sur l’abbé Galiani² j’écris que l’humanité se divise en deux espèces : les amateurs passionnés d’Horace et les autres. Je pourrais aussi écrire qu’elle se

1. Emmanuel Pierrat.

2. Le chapitre LXV d’*Un diable dans le bénitier*.

divise entre les ponctuels et les retardataires. C'est un des nombreux points que j'ai en commun avec Montherlant qui, lui aussi, était un obsédé de la ponctualité.

La vie est brève, et c'est cette brièveté qui fait de la ponctualité une vertu indispensable à la vie en société.

Avant ce dîner, journée bien remplie : j'ai écrit une chronique pour *Le Point* (sur la nécessité de voter Mélenchon!), j'ai achevé ma deuxième relecture [des épreuves du *Diable dans le bénitier*].

Acheter l'eau conseillée après l'injection d'iode.

Préparer les papiers et l'image du précédent scanner.

Carnet 159

(du 9 novembre 2016 au 4 mars 2017)

Mercredi 9 novembre 2016.

Trump est élu.

Mon soulagement est réel. La frénétique hostilité d'Hillary Clinton à la Russie, ses imbéciles propos bellicistes m'exaspéraient et m'inquiétaient. En être délivré me met d'excellente humeur.

Depuis le 12 août, j'avais presque cessé de tenir mon journal. Le retour de Maud dans ma vie me décide à rouvrir ce carnet. À nouveau, ce que je vis mérite d'être noté.

À commencer par un échantillon des sms de Maud reçus depuis sa réapparition, et sa lettre après nos premières retrouvailles amoureuses :

18 octobre, 11 h 02 :

«Ce que j'adore avec toi, c'est que c'est si simple! C'est comme si on s'était quittés la veille!»

20 octobre, 14 h 48 :

«Je veux te voir j'ai envie de toi si tu ne me proposes pas d'aller chez toi je n'oserai pas te le demander.»

27 octobre, 9 h 42 :

«Je pars en Auvergne. Je pense à toi, à ta bouche, à ton corps. Je t'écrirai cette semaine. Baci.»

31 octobre, 17 heures :

«J'ai envie de te revoir.»

4 novembre, 14 h 33 :

«Il fait froid... mais je me réjouis d'être dans tes bras demain.»

6 novembre, 17 h 05 :

«Bonjour, mon ange, une après-midi câline dimanche prochain te ferait plaisir? Celle d'hier était juste parfaite!»

8 novembre, 19 h 18 :

«Coucou, mon amour, j'ai toujours et encore envie de toi! Baci.»

Leonard Cohen est mort.

(Nuit du 10 au 11.)

Hier, déçu de ne pas voir Maud, je l'attendais à 14 heures, ma piaule est froide, humide, j'étais impatient de sentir le corps tiède et doux de ma jeune amante contre le mien ; mais, simultanément, j'ai jugé assez flatteur, à mon âge, d'avoir eu droit à un coup de téléphone de son mari qui a découvert nos amours ! Oui, flatteur, car cela m'a rajeuni, m'a rappelé les appels de la mère de Deniz C., ceux du mari de Dominique P.

Le mari sait tout ! Lycéenne, étudiante, Maud a réussi durant des années à cacher à son père qu'elle avait un amant nommé G. M., mais, adulte, il n'a pas fallu à son mari un mois pour le découvrir. La dissimulation, la clandestinité, les adolescentes amoureuses y excellent ; devenues des grandes personnes, elles perdent leurs réflexes de résistance.

12 h 30, à la brasserie Paris-Orléans, porte d'Orléans, où je déjeune avec Céline (je suis en avance).

À 10 h 47, Maud m'a écrit ce *messaggio* :

«Je ne vais pas renoncer à mon amour pour toi! Je cherche un appartement très vite! Mille baisers.»

À la récréation elle m'a téléphoné. C'est en «fouillant» (*sic*) son *telefonino* que son mari a découvert le pot aux roses (et aux feuilles de rose). Pourtant, Maud m'avait assuré qu'elle veillait à effacer ses messages et les miens! Il y a les étourdies qui se retrouvent avec un polichinelle dans le tiroir pour avoir oublié de prendre la pilule et les écervelées qui, mariées, oublient d'effacer sur leur téléphone portable (ou leur ordinateur) les traces de leur amant.

Voilà cinq mois que Maud et son mari ont décidé de divorcer. Si ce type était un homme du monde il aurait l'élégance de se désintéresser de la vie privée de sa presque ex-femme; ce n'est pas le cas et il pique, me dit-elle, de ridicules crises de colère.

Vendredi 18 [novembre], 21 h 15, au Bouledogue où j'attends Véronique qui débarque à la gare du Nord.

J'ai perdu l'habitude de tenir mon journal. Je n'ai pas encore recopié la lettre de Maud, ni ses [récents] sms amoureux, je ne note rien, c'est dommage.

Hier, charmante soirée chez Gilda qui m'a rappelé l'époque où nous étions amants. Ce fut chaste, mais la complicité était présente.

Nous avons regardé [à la télé] le dernier débat des candidats à la primaire de la droite¹.

Samedi 19. À la bibliothèque de l'Arsenal, réunion de la Byron Society. Parmi les universitaires millésimés que j'ai l'habitude d'y rencontrer, une présence inattendue : celle

1. À la présidence de la République.

d'une très jeune femme, vive, rieuse, spirituelle, ravissante – elle ressemble à Ornella Muti dans *Senza parole* de Dino Risi. Je fus aussitôt sous le charme et m'employai à ce qu'elle s'assit à côté de moi. J'ai fait ça très bien, du grand Calamity Gab. Nous avons écouté les orateurs, bavardé à voix basse, je lui ai offert le nouveau bulletin de la Société où figure mon texte sur Benjamin Laroche et, avant que nous ne nous séparions, je ne lui ai pas demandé son numéro de téléphone, c'eût été lourdingue, j'ai préféré lui griffonner mes coordonnées, lui laissant ainsi la liberté de la décision. Elle s'appelle Virginie.

Dimanche 20, 13 heures. J'allume l'ordinateur, je lis cet émile de la jeune Virginie :

« Cher Monsieur, nous nous sommes rencontrés hier à l'Arsenal, et vous avez eu la gentillesse de proposer que nous nous revoyions. Peut-être seriez-vous libre ce mercredi 23 autour de 17 h 30 ? Je serai vers Saint-André-des-Arts. Bien à vous. »

Venus victrix!

Lundi 21 novembre, 9 h 40, à la terrasse (couverte) du Métro. Hier soir, après le départ de Véronique (qui a passé le week-end à Paris), j'étais en train de regarder à la télé les résultats de la primaire du Parti républicain (spectaculaire victoire de Fillon), un nocturne sms de la jolie Maud :

« Et je pense aussi à ta bouche sur la pointe de mes seins, à ta langue sur mon corps, je t'aime. » (20 novembre, 21 h 14.)

Du coup, je veux ce matin faire ce que je voulais faire depuis longtemps et que, ne tenant plus guère ce journal intime, je n'ai cessé de remettre, recopier ici un fragment de sa lettre du 28 octobre :

« Je comprendrais que tu m'en veuilles. Au fond de moi, l'amour que j'avais pour toi, cette passion qui m'envahissait.

J'ai senti que je ne m'en sortirais pas. Rompre par amour est un déchirement, une trahison que l'on se fait à soi-même. [...] Retrouver ta voix, ton visage me trouble infiniment. Tu es si beau, si érotique. Ta bouche, ton corps, ta peau sont ancrés en moi. Faire l'amour avec toi, te respirer, te toucher, te prendre dans ma bouche, c'est Ulysse retrouvant Ithaque. Veux-tu me revoir? Je peux me libérer le samedi 5 novembre, vers 10-11 heures ou un vendredi matin : une semaine sur deux je commence à 13h30. Je t'embrasse et pense à toi.»

Les raisons pour lesquelles Maud, [bien que] m'aimant, a, en pleurs, rompu, je les avais prévues, analysées, décrites dans un roman paru deux ans avant notre rupture, *Mamma, li Turchi!*

La phrase «Rompre par amour est un déchirement, une trahison que l'on se fait à soi-même», Auatife pourrait la signer, qui m'a quitté pour les mêmes raisons que Maud, et plus encore Vanessa.

Parmi ces sms de Maud, en surgit un, signé, lui, de ma jeune Moabite. Elle l'a posté le 11 novembre à 16h33. Le voici :

«Cher Gabriel, je pense très souvent à toi, je ne suis pas de celles qui oublient, même si je suis manifestement absente et silencieuse. J'espère que tu vas bien et si tu veux bien que l'on se revoie, cela me ferait très plaisir. Je t'embrasse.»

Mardi 22 XI, 9h30, dans la salle d'attente de la pneumologue au Centre médical de la Mutualité.

Le pape François demande à ses prêtres d'absoudre les femmes qui en confession avouent avoir avorté et s'en repentent, car «il n'existe aucun péché que la miséricorde de Dieu ne puisse atteindre et détruire».

À la page suivante du journal je lis que le patriarche

Cyrille compare le mariage homosexuel à l'Apartheid et aux lois racistes nazies¹.

Lorsque le haut clergé orthodoxe se met à dire des conneries il n'y va pas avec le dos de la cuillère.

Être orthodoxe en France, ce n'est pas toujours facile, et pour de multiples raisons.

21 h 42. Je gobe des huîtres avec Fabrizio², nouveau sms de Maud :

«Je pense à toi, mon amour. J'ai envie de toi, de ta peau, de ton sexe partout en moi.»

[Mercredi 23 novembre,] 20 heures, chez Lipp. Je sors du Margherita. Deux heures avec la belle, fascinante Virginie [*phrase inachevée*]

Vendredi 25 XI, 9 h 28. Excité comme une puce à la pensée que Maud, mon amoureuse petite Maud, va d'un instant à l'autre sonner à la porte. Ce matin, j'avais mis le réveil, mais j'étais debout bien avant qu'il sonne. Je suis sorti boulevard Saint-Germain boire un café sur le zinc, puis je suis remonté, ai mis le lit en ordre, aéré, fait ma toilette.

Oui, ce retour de Maud dans ma vie est une vraie cure de jouvence.

Mercredi, avant le dîner avec Claude Guittard (nous avons bu un succulent Bouzy rouge), j'ai passé deux heures au bar italien de la rue de l'Ancienne-Comédie avec Virginie, la jolie étudiante draguée samedi dernier à la

1. Je l'ai lu dans un quotidien, je ne l'ai pas entendu de mes propres oreilles. Il faudrait vérifier si le patriarche de Moscou Cyrille a bien tenu de tels propos.

2. Alain de Benoist.

Byron Society. Quand j'ai pris sa main dans la mienne elle ne l'a pas retirée. C'est une jeune lettrée, brillante, esthète, depuis peu convertie au catholicisme. Elle m'attire, mais puis-je encore à mon âge mener deux liaisons amoureuses de manière simultanée? Nous verrons bien.

13 heures. Je mange des *penne all'arrabiata* dans un petit restaurant sicilien de la rue du Père-Lachaise. Je m'apprête à assister à la crémation d'Ariane, la jeune femme de Paul Bernard, je sors de la matinée la plus voluptueuse, émouvante que j'aie vécue depuis longtemps. Un viatique¹ de plaisir, d'harmonie, de félicité.

Dimanche, 9 h 20, je suis à l'église où je veux rendre grâce de tous les bonheurs qu'il m'est donné de vivre; remercier le Christ de m'avoir, après une longue période d'abattement, d'atonie, ressuscité. La jeune Moabite, Maud, Virginie.

Avant-hier, les bonheurs vécus dans les bras de Maud, l'expérience bellissima vécue aux obsèques d'Ariane Bernard (je l'évoque dans une chronique que j'ai postée à Beglé); hier, lors d'une promenade au jardin du Luxembourg, cette sensation du retour de mon énergie vitale, de ma curiosité de vivre, de mon appétit d'aventures inconnues.

Sms de Maud, 27 XI, 13 h 14 :

«Eros et Thanatos... Aujourd'hui, tu m'as ressuscitée! Je t'aime².»

1. J'écris si mal, je vérifie ce mot à l'aide d'une loupe, j'ai écrit «mélange», non «viatique», mais je garde «viatique», c'est bien mieux. (Zagarolo, le 12 juillet 2018.)

2. Dans les mots que j'ai griffonnés le matin et le sms que m'a posté Maud l'après-midi, un même participe passé : ressuscité(e). Alors, nos cœurs battaient à l'unisson. (Zagarolo, 12 juillet 2018.)

Mardi 29, à La Rotonde où je déjeune avec Solveig de Plunkett avant de me rendre à Saint-Sulpice.

Hier soir, trop bu et trop mangé.

Maud, le vendredi 9. Samedi prochain, à 16 heures, Virginie, chez moi. Je note ça chez Lipp où j'attends Paul-Marie Coûteaux (qui est en retard, j'ai horreur de ça).

À midi, j'ai dû écourter le déjeuner avec Solveig de Plunkett pour me rendre à Saint-Sulpice [aux obsèques de Claude Imbert].

Église glaciale, office funèbre froid, sermon trop long, dilué, maniéré du curé.

Du monde mais pas la foule du Tout-Paris. Philippe Tesson, Bernard Pivot, Franz-Olivier Giesbert ; Jean-Paul Enthoven, très atteint par la mort de Claude.

Bouzy rouge 2006 de Georges Vesselle¹.

Samedi 3 XII. Après la solitude, le trop-plein. Tout survient en même temps. Il est 15h30, dans une demi-heure Virginie sonnera à ma porte ; demain, à 15 heures, ce sera le retour de ma jeune Moabite ; vendredi prochain, celui de Maud.

Avant-hier soir, l'hommage à Paul Morand, à l'Auto. J'y étais avec Pauline Dreyfus et François Bonhomme. Très intéressant. J'avais passé une partie de la journée avec la jolie Léa ***, mais elle n'est pas le moins du monde attirée vers moi et en outre elle a un petit copain.

J'ai vécu avec elle des heures agréables, *felicitas in stabilitate*, mais être avec une fille qu'on désire sans jamais

1. Un vin que m'a fait découvrir Claude Guittard.

pouvoir lui donner un baiser, c'est vite lassant. J'étais déjà comme ça, jeune ; alors aujourd'hui où *il tempo stringe*, plus que jamais je n'apprécie que les sensations fortes, la *felicitas in motu*.

[Dimanche 4 décembre,] 13 heures. Je sors de la cathédrale de la Sainte-Trinité où j'étais entré à 8 h 15, invité par l'évêque Nestor à participer à sa dédicace et à la première liturgie célébrées par le patriarche Cyrille 1^{er}. Je suis donc resté debout pendant près de cinq heures mais à aucun moment je n'ai senti la fatigue tant la cérémonie m'a ému, enthousiasmé. Je n'avais pas prévu de communier, je ne m'en sentais pas digne, mais la joie qui m'habitait était si forte, c'est sans crainte que je me suis approché du calice, ai communié au Corps et au Sang du Christ. À Paris, la consécration d'une cathédrale orthodoxe est un événement rarissime. Celle de la rue Daru, dédiée à saint Alexandre Nevski, eut lieu en 1861, je n'étais pas encore né. Je me devais de fêter dignement celle du quai Branly, dédiée à la Sainte-Trinité.

Nombreux visages familiers : l'évêque Nestor, le père Barsanuphe, Eudoxie¹, le père Gérard de Lagarde, des paroissiens de Saint-Victor.

Après l'office, le patriarche a fait distribuer une petite icône de la Sainte-Trinité. C'est le père Nicolas Rehbinder qui me l'a remise avec un : « Oh ! Gabriel ! Je pense très souvent à toi ! » Moi aussi, je pense souvent à lui, à la colonie russe-orthodoxe de notre jeunesse, à ce passé multicolore qui désormais n'existe plus que dans les romans et les pages de journal intime où je l'épinglé, tel un entomologiste épingleant un papillon aux ailes diaprées.

1. Une ex. Cf. *Un galop d'enfer*.

Beau sermon du patriarche qui a parlé longtemps, sans notes.

14 h 45. J'allume le portable. Un sms de la Moabite qui devait venir chez moi à 17 heures. Elle ne se sent pas bien, ne viendra pas, propose qu'on se voie mercredi soir. Hier, l'après-midi avec l'amoureuse Virginie a été divin, voluptueux.

Lundi 5, le matin. Le Non a largement vaincu (près de 70 % des voix). Cette nuit, Matteo Renzi a annoncé sa décision de démissionner. Un discours élégant. « C'était classe », aurait dit l'Élisabeth des *Lèvres menteuses*.

J'écoutais les premiers résultats du vote et simultanément j'écrivais [pour *Le Point*] une chronique sur les sentiments qui, le matin, à la cathédrale, m'avaient agité.

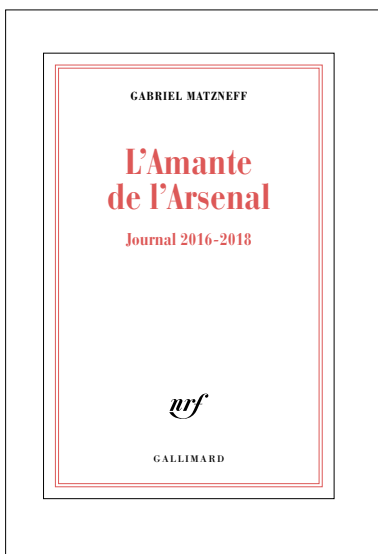
Je devais dîner avec Isabelle Coutant-Peyre et Emmanuel Pierrat, mais celui-ci est malade, le dîner est remis. Cela m'arrange car l'interview que j'ai donnée à Fred cet après-midi m'a fatigué, j'ai beaucoup parlé, ce soir rester seul m'arrange – d'autant qu'après la démission de Renzi j'ai envie de regarder *Porta a Porta*¹.

Cette idée de modifier la Constitution n'était pas une bonne idée. Vouloir toucher au Sénat a été fatal au général de Gaulle, qui pourtant était un poids lourd. Renzi, qui est un poids léger, aurait dû songer à cet illustre exemple et ne pas se lancer dans l'aventure.

Renzi en faisait trop ; il agaçait, comme agaçait Sarkozy.

Ces deux types chaleureux, *alla buona*, n'étaient pas aimés.

1. L'émission de Bruno Vespa sur Raiuno.



**L'AMANTE
DE L'ARSENAL**
Gabriel Matzneff

Cette édition électronique du livre
L'Amante de l'Arsenal de Gabriel Matzneff
a été réalisée le 8 octobre 2019
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072854422 - Numéro d'édition : 355001).
Code sodis : U27986 - ISBN : 9782072854439.
Numéro d'édition : 355002.

GABRIEL MATZNEFF

L'Amante de l'Arsenal

Journal 2016-2018

« À la bibliothèque de l'Arsenal, réunion de la Byron Society. Parmi les universitaires millésimés que j'ai l'habitude d'y rencontrer, une présence inattendue : celle d'une très jeune femme, vive, rieuse, spirituelle, ravissante — elle ressemble à Ornella Muti dans *Senza parole* de Dino Risi. Je fus aussitôt sous le charme et m'employai à ce qu'elle s'assît à côté de moi. J'ai fait ça très bien, du grand Calamity Gab. Nous avons écouté les orateurs, bavardé à voix basse, je lui ai offert le nouveau bulletin de la Société où figure mon texte sur Benjamin Laroche et, avant que nous ne nous séparions, je ne lui ai pas demandé son numéro de téléphone, c'eût été lourdingue, j'ai préféré lui griffonner mes coordonnées, lui laissant ainsi la liberté de la décision. Elle s'appelle Virginie. »

nrf